

VOLTAIRE, 2.

O U

UNE JOURNÉE DE FERNEY,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES, MÉLÉE DE VAUDEVILLES.

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le premier ventôse an VII.

PAR LES CC. PIIS, BARRÉ, RADET, DESFONTAINES.

A PARIS,

Chez BARBA, libraire, palais du Tribunat, galerie derrière
le théâtre Français, N^o. 51.

AN X. — 1802.

PERSONNAGES.

VOLTAIRE,
M. TRONCHIN,
M. FAUSSET, organiste,
FIRMIN, horloger,
PROSPÈRE FIRMIN,
LE PÈRE ADAM,
GEORGES SMITT, envoyé du roi de

Prussé.

UN CONCIERGE,
UN SUISSE,
M.^{me} DENIS,
JEANNETTE,
BABA, servante de Voltaire,
DOMESTIQUES, PAYSANS ET PAYSANNES.

ACTEURS.

VERTPRÉ.
HIPPOLITE.
FRICHET.
LENOBLE.
HENRY.
ROSIÈRES.
CARPENTIER.
CARON.
DUMONT.
M.^{me} BLOSSEVILLE.
M.^{me} HENRY.
M.^{me} DUCHAUME.

La scène se passe à Ferney.



V O L T A I R E ,
O U
UNE JOURNÉE DE FERNEY ,
C O M É D I E .

A C T E P R E M I E R .

Le théâtre représente le cabinet de Voltaire.

S C E N E P R E M I E R E .

Mad. D E N I S , *seule, étudiant un rôle.*

Ma mémoire me sert bien, et je sais mon rôle..... mais les vers de Voltaire sont si faciles à retenir ! Allons , mon oncle sera content de moi , et M. Tronchin sera content de mon oncle auquel il recommande sans cesse l'exercice , et qui , dieu merci , en prendra aujourd'hui , car il a de l'occupation.

Air du vaudeville de Cruello.

Une cloche à faire bénir,
Dont je suis la marraine ;
Son théâtre à faire finir,
Car ce soir on l'étrenne ;

Une pièce à représenter ;
D'une villageoise à doter
Le modeste hyménéé.
Ce soir, si tout a réussi,
Ainsi que lui, chacun ici
Sera, sera content de sa journée.

S C E N E I I.

Mad. DENIS, GERMAIN, *concierge.*

GERMAIN.

Madame, puis-je entrer dans la chambre de monsieur ?

Mad. DENIS.

Non ; il joue aux échecs avec le père Adam, et vous savez qu'il ne veut pas qu'on l'interrompe.

GERMAIN.

C'est qu'il y a là un étranger qui insiste pour voir monsieur.

Mad. DENIS.

Est-ce que vous n'avez pas dit que mon oncle ne pouvait recevoir personne ce matin ?

GERMAIN.

Pardonnez-moi, madame.

Mad. DENIS.

Hé bien, allez le répéter.... Germain ?

GERMAIN, *revenant.*

Madame ?

Mad. DENIS.

Le cocher est-il parti de bonne heure pour Genève ?

GERMAIN.

Oh ! oui, madame, et il ne tardera pas à revenir. Les chemins sont mauvais, mais il a quatre bons chevaux.

Mad. DENIS.

M. Tronchin est-il arrivé?

GERMAIN.

Pas encore.

Mad. DENIS.

Avance-t-on au théâtre?

GERMAIN.

Oui, madame, et dans moins de deux heures tout sera fini.

Mad. DENIS.

C'est bon : allez, et songez bien que qui que ce soit, et quelque chose qu'on vous dise, la porte est, ce matin, fermée à tous les étrangers.

GERMAIN.

Oui, madame.

(Il sort.)

SCENE III.

Mad. DENIS, seule.

AIR : *Daignez m'épargner le reste.*

Sachons de tous les ennuyeux
Lui sauver les tristes visites ;
Eloignons tous les curieux,
Tous les sots, tous les parasites :
Point de ces chevaliers errans
Qui, traînant leurs longues flamberges,
Prennent, dans leurs nobles élans,
Non des moulins pour des géans,
Mais les châteaux pour des auberges. (Bis.)

SCENE IV.

Mad. DENIS, BABA.

BABA.

Enfin, sa chambre est rangée, et ça durera tant que ça

pourra : car , dieu merci , ce que j'arrange d'un côté , il le défait de l'autre.

Mad. DENIS.

Qu'est-ce que c'est , bonne Baba ? mon oncle vous tourmente.

B A B A.

Votre oncle ? c'est un homme qui , avec tout son esprit , n'aura jamais d'ordre... J'entre chez lui ce matin , je trouve une de ses pantouffles dans le feu , l'écrivoire dans son lit et deux volumes de l'Encyclopédie sur sa perruque neuve.

Mad. DENIS.

Il est sûr que voilà un désordre bien prononcé.

B A B A.

Quand je vous dis qu'il me fera tourner la tête.

Mad. DENIS.

En conscience , vous ne pouvez pas le gronder aujourd'hui... il marie votre nièce , il la dote.

B A B A.

Ah ! je sais que monsieur est trop bon , et la reconnaissance de Jeannette , la mienne...

S C E N E V.

LES PRÉCÉDENS , UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS , à madame Denis.

Madame , on vous demande au théâtre.

Mad. DENIS.

J'y vais... Si M. Fausset vient , vous me l'enverrez.

(Elle sort.)

S C E N E V I.

B A B A , seule.

Oui , madame Denis ; oui , je vous l'enverrai M. Fausset ; je

n'ai pas envie de le garder, et ma nièce n'en veut pas plus que moi... quoique vous en disiez, vous et votre père Adam.

AIR : *Monsieur, vot' servante.*

Fausset l'hypocrite
 A pour lui le jésuite,
 Et madame ensuite
 Qui conduit tout ça.
 Mais il échoura,
 Car notre ami Prospère
 A pour lui Voltaire,
 Voltaire et Baba.

S C E N E V I I.

B A B A , J E A N N E T T E .

J E A N N E T T E .

Ma tante, voilà la cravatte que vous m'avez dit de repasser pour monsieur.

B A B A .

C'est bien, ma petite Jeannette, c'est bien.

J E A N N E T T E .

Est-ce que M. de Voltaire mettra cette cravatte-là?

B A B A .

Oui.

J E A N N E T T E .

Mais dans mon pays il n'y a que le bailli et le magister qui en portent comme ça.

B A B A .

Oh! c'est qu'aujourd'hui monsieur joue la comédie.

J E A N N E T T E .

Il joue à la comédie! qu'est-ce que c'est que ce jeu-là?

B A B A .

La comédie est un très-beau jeu; tu ne peux pas le connaître, attendu qu'il n'y en a pas eu ici depuis un an, et

que tu n'es avec nous que depuis six mois; mais je vais t'expliquer cela.

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

La comédie est une grande salle
Où l'on ne peut s'amuser que le soir;
À droite, à gauche, on se place, on s'installe,
Du bas en haut, on finit par s'asseoir :
On s'examine, on jase, on se critique;
Puis, des lampions s'allument de niveau;
Puis, on entend jouer de la musique,
Et puis, on voit lever un grand rideau.

J E A N N E T T E .

Un grand rideau... ensuite?

B A B A .

Même air.

Arrivent là des pères et des mères,
Des amoureux, des tuteurs, des valets,
Qui, devant vous parlant de leurs affaires,
Semblent devoir ne s'accorder jamais.
Mais tout à coup survient, comme une bombe,
Un tabellion qui rend chacun content :
On vous salue, alors la toile tombe,
Et quelquefois la pièce en fait autant.

J E A N N E T T E .

C'est drôle ça !

B A B A .

Oh! je t'en réponds que c'est drôle, et qu'ça fait ben rire!...
quand ça fait rire, car quelquefois ça fait pleurer.

J E A N N E T T E .

La comédie?

B A B A .

Oui, et j'espère bien y pleurer ce soir, car nous donnons
notre *Enfant Prodigue*, tu verras ça, ma petite jeannette,
monsieur m'a bien recommandé de t'y mener.

J E A N N E T T E .

Il vous a parlé de moi , et lui avez-vous parlé de Prospère ?

B A B A .

Je lui ai tout dit , je l'ai instruit de votre amour ; il s'y intéresse , car il est très-content de l'ouvrage de Prospère , et je compte bien qu'il ne tardera pas à le remettre en grace avec sa famille.

J E A N N E T T E .

Cela sera difficile : son père est bien fâché contre lui.

B A B A .

Il est vrai que le jeune homme a fait quelques petites fredaines...

J E A N N E T T E .

Oh ! l'on ne peut reprocher à Prospère que des étourderies , et qui , selon toute apparence , ne lui ont pas fait négliger son talent.

B A B A .

C'est vrai. A propos, voici l'heure où il doit venir savoir des nouvelles de la montre qu'il a faite à monsieur... Il devrait être ici... je crois que je l'entends.

J E A N N E T T E , *voyant dehors.*

Ce n'est pas lui!

B A B A .

Non , c'est le protégé de madame Denis , M. Fausset : heureusement il ne restera pas long-tems.

S C E N E V I I I .

L E S M Ê M E S , F A U S S E T .

F A U S S E T , *regardant.*

Je croyais trouver ici le père Adam :

B A B A .

Non , M. l'organiste , il n'est pas ici le père Adam.

F A U S S E T , avec *fatuité*.

Eh! la charmante Jeannette... enchanté de vous voir, mon bel ange.

J E A N N E T T E .

Vot' servante, M. Fausset.

F A U S S E T .

Vous connaîtrez bientôt de quoi je suis capable.

B A B A .

Mon dieu, nous le savons d'avance; mais...

F A U S S E T .

Nous touchons au moment de la dédicace du temple de Ferney.

B A B A .

Oui, mais il faut à l'instant...

F A U S S E T .

A I R : *Un pauvre avait froid.*

Dans ce temple sacré,
Bientôt je jouirai
D'un succès assuré,
Mon orgue est préparé;
Ce soir j'y monterai
Et j'y débiterai
Par une fugue en *ré*.

B A B A .

En *ré*.

Ce sera superbe : mais en attendant votre fugue, madame Denis veut vous parler; vous la trouverez au théâtre.

F A U S S E T .

Je me rends à ses ordres, je vole aux pieds de notre bienfaitrice. (*Il sort.*)

B A B A .

Quel air patelin! Tiens, je ne l'aime pas ton Fausset.

J E A N N E T T E .

Mais je ne l'aime pas non plus, je ne l'ai jamais aimé et je ne l'aimerai jamais.

Pour le coup, c'est Prospère.

S C E N E X I.

LES MÊMES, PROSPÈRE.

PROSPÈRE, *gaiement.*

Oui, c'est moi ; puis-je entrer ?

AIR : *Vous baiseriez ma tante.*

Vous voir en ces lieux,
Toutes les deux,
Rend mon ame contente.

(*Montrant Baba.*)

Mais elle mérite en ce moment
Mon premier sentiment :
En embrassant ma tante,
Que mon ame est contente !
Que j'ai de joie ici
De vous nommer ainsi !

(*Il embrasse Baba.*)

B A B A.

C'est ça qui est honnête ! parlez-moi de ce garçon-là !

Même air.

Mon cher, je reçois,
Comme je dois,
Ta douce politesse :
D'un transport si vif et si naïf
Je conçois le motif :
Au gré de ta tendresse,
De la tante à la nièce
Ce baiser va passer...
Veux-tu recommencer.

(*A Prospère.*)

(*Elle embrasse Jeannette.*)

P R O S P È R E.

De tout mon cœur.

B A B A , *l'arrêtant*

Un moment , monsieur.. il faut ménager ses plaisirs , n'est-ce pas ma nièce ?

J E A N N E T T E .

Oui , ma tante , et pourtant , c'est moi qui perds le plus à cette économie-là.

P R O S P È R E .

Et moi donc?... Mais laisse faire , ma petite Jeannette : une fois devenue ma femme , tu n'auras pas affaire à un avare.

B A B A .

C'est bon , c'est bon.

P R O S P È R E .

A propos , mère Baba , M. de Voltaire est-il toujours content de ma montre ?

B A B A .

Toujours. Hier encore , elle ne s'était pas dérangée d'une minute.

P R O S P È R E .

Ah ! que vous me faites de plaisir !

J E A N N E T T E .

Et à moi aussi.

P R O S P È R E .

C'est pour toi , ma chère Jeannette , que je me félicite de mes succès.

B A B A .

Air du vaudeville de Claudine.

Oh !-oui , ta montre est bien faite ;

Mais écoute , mon garçon :

Qu'une montre si parfaite

Te serve au moins de leçon :

Plus d'écart , plus de voyage ,

Et puisses-tu , désormais ,

Réglé comme ton ouvrage , } *Bis.*

Ne te déranger jamais !

P R O S P È R E.

Oh! à présent , me voilà raisonnable, et pour toujours.

B A B A.

A la bonne heure ; il vaut mieux tard que jamais.

P R O S P È R E.

A I R : *La pitié n'est pas de l'amour.*

D'avoir un peu couru, ma chère,
Je suis loin de me repentir ;
Si j'étais resté chez mon père,
Il aurait fallu m'établir ;
Puis, à l'hymen payant ma dette,
Donner ma main, garder mon cœur ;
Je n'aurais pas connu Jeannette ;
Aurais-je connu le bonheur ?

B A B A.

Ce que tu dis là est d'un bien bon augure.

J E A N N E T T E.

Même air.

Il devient plus rangé, plus sage ;
Pour lui déjà c'est un grand bien ;
Il s'applaudit de son voyage :
Mais dois-je m'applaudir du mien ?
Si le sort, loin de ma chaumière,
Ne m'eût conduite en ce séjour,
Je n'aurais pas connu Prospère,
Je n'aurais pas connu l'amour.

P R O S P È R E.

Oh! ma bonne amie, sois sûre que tu ne t'en plaindras jamais , et si je puis désarmer le courroux de mon père...

B A B A.

Tu le désarmeras... M. de Voltaire va lui parler.

P R O S P È R E.

Est-il possible !

B A B A.

Aujourd'hui même.

J E A N N E T T E.

Il l'a promis à ma tante.

P R O S P È R E.

Hé quoi ! ce grand homme daignerait se distraire de ses travaux sublimes pour s'occuper de nos petits intérêts ?

B A B A.

Oh ! il trouve du tems pour tout : il termine un chef-d'œuvre, il défend un innocent, il combat une injustice, il élève des manufactures, il fait défricher des terres, et tout ça marche à la fois.

P R O S P È R E.

Quel grand génie !

J E A N N E T T E.

Quelle ame sensible et généreuse !

P R O S P È R E.

Et que de bien il fait dans le pays !

B A B A.

A I R : *Il est prudent.*

Ah ! si Voltaire,
Avec transport,
Est lu par toute la terre,
Nous, dans Ferney, disons d'accord :
A son cœur, et c'est mieux encor,
Non, non, son esprit n'a jamais fait tort.

P R O S P È R E.

A maint horloger

Etranger,
Offrent plus d'une ressource,
Il fait bâtir pour les loger ;
Puis il sait de sa bourse
Les encourager.

E N S E M B L E.

Ah ! si Voltaire, etc.

J E A N N E T T E .

Ma tante Baba

Te dira

Qu'il veut de la servitude
Affranchir notre *Mont Jura*.

B A B A .

Il y met son étude,
Il y réussira.

E N S E M B L E .

Ah! si Voltaire, etc.

P R O S P È R E .

Croyez-vous que je puisse bientôt le voir?

B A B A .

Paix : Je l'entends qui se fâche... apparemment qu'il a perdu...
il sera de mauvaise humeur... ce n'est pas le moment de lui
parler : va au jardin, mon garçon ; j'irai te chercher quand
il en sera tems.

P R O S P È R E .

Je vous recommande mes intérêts.

B A B A .

Sois tranquille.

P R O S P È R E .

Au revoir, Jeannette.

J E A N N E T T E .

Adieu, Prospère.

B A B A .

Et toi, Jeannette, monte chez madame Denis ; la cou-
turière doit y être. Elle a besoin de toi.

(*Prospère et Jeannette sortent.*)

S C È N E X .

B A B A , V O L T A I R E E T L E P È R E A D A M .
(*Ils sortent de la chambre de Voltaire.*)

V O L T A I R E .

Maudit jésuite ! ne pas gagner une seule partie depuis trois
jours !

A D A M.

Aussi, vous vous fâchez, vous vous emportez... ce jeu-là demande du sang froid... j'en ai moi !

V O L T A I R E.

Il faut bien que vous ayez quelque chose.

A D A M.

Toujours le mot pour rire.

V O L T A I R E.

Et vous, toujours de l'esprit.

A D A M.

L'esprit de vous gagner aux échecs.

V O L T A I R E.

A I R : *Parsembleu, M. le Curé.*

Je n'ai jamais vu de quidam
Chez qui plus d'orgueil abonde,
Et cependant
Tu n'es pas, père Adam,
Le premier homme du monde.

A D A M.

Non, je ne suis pas le premier homme du monde ; mais vous, vous êtes échec et mat.

V O L T A I R E.

Et par qui ? par un père Adam !... par un... Va-t-en au diable avec tes maudits échecs, et ne m'en parle jamais.

A D A M.

Allons, je serai obligé de prêcher contre la colère.

B A B A, *bas au père Adam.*

C'est votre faute aussi ; vous avez toujours la rage de le gagner.

(*Le père Adam sort.*)

SCENE XI.

VOLTAIRE, BABA, UN LAQUAIS.

VOLTAIRE.

Il faut que je sois un grand sot de passer deux heures à remuer gravement de petits morceaux de bois... pendant ce tems-là, j'aurais fait une scène.

BABA.

Monsieur, la cafetière est là ; voulez-vous que je vous verse une tasse de café ?

VOLTAIRE.

Oui, bonne Baba.

UN LAQUAIS, *apportant les journaux.*

Voici les lettres et les journaux de monsieur.

VOLTAIRE.

Donnez. (*Le laquais sort.*)

BABA.

Vous n'avez besoin de rien ?

VOLTAIRE.

Non, bonne Baba, je te remercie.

BABA.

Ah ! il commence à se déridier... Sortons, et laissons lui le tems de se calmer tout à fait. (*Elle sort.*)

SCENE XII.

VOLTAIRE, *seul.* (*Il prend les journaux.*)

La Gazette de France, le Mercure... l'Année Littéraire... Fréron... Fréron !... Voyons quelles nouvelles injures m'adresse le maraud. (*Il parcourt la feuille.*) Justement. Hon... hon... (*Il lit.*) « M. de Voltaire, haut et puissant seigneur

« de Ferney ne cesse de lancer dans le public des brochures
« obscènes et des libelles impies, où, malgré toute l'adresse
« de l'auteur, on voit percer, à chaque page, l'athéisme le plus
« révoltant... » L'impudent coquin! moi athée! moi professer
l'athéisme, ce système absurde, destructeur de toute morale!
Je l'ai dit et je le répète.

« Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer. »

Heureusement, tout le monde ne pense pas comme mon-
sieur le journaliste.

AIR : *La comédie est un miroir.*

Le sot ne sait pas qu'à la cour
On applaudit à mes ouvrages;
Que madame de Pompadour
Du pape m'obtient les suffrages;
Qu'à Rome on m'offre de l'emploi
Dans le plus sacré ministère;
Qu'enfin il ne tiendrait qu'à moi
D'être le cardinal Voltaire.

(*Il jette l'Année Littéraire.*)

Pourquoi diable aussi m'avisé-je de lire un pareil bar-
bouilleur!

SCENE XIII.

VOLTAIRE, TRONCHIN.

TRONCHIN.

Mon ami, me voilà : j'arrive et je sais mon rôle.

VOLTAIRE.

Ah! bonjour, docteur.

TRONCHIN.

Qu'avez-vous? vous paraissez bien agité.

VOLTAIRE.

Eh! comment lire de sang froid les calomnies d'un Fréron?

TRONCHIN.

Bon ! bon ! il y a eu de tout tems des Fréron dans la littérature.

VOLTAIRE

Oui, on dit qu'il faut qu'il y ait des chenilles pour que les rossignols les mangent, afin de mieux chanter. (*Il se met à lire.*)

TRONCHIN.

Je vous l'ai dit cent fois, mon ami ; vous êtes beaucoup trop sensible aux sottises de misérables folliculaires qui ne gagneraient pas un écu s'ils ne parlaient de vous.

VOLTAIRE, *parcourant une lettre.*

J'apprends ici une autre petite gaité d'un autre genre.... Thiriot m'annonce la faillite du receveur Michel.... j'y suis pour quarante mille francs.

TRONCHIN.

Quarante mille francs ! mais vraiment c'est une somme.

VOLTAIRE, *réfléchissant.*

Michel... éternel... Oui, c'est cela. (*Il écrit.*)

TRONCHIN.

Que faites-vous donc ?

VOLTAIRE.

Je donne quittance à Michel.

TRONCHIN.

Comment ?

VOLTAIRE, *lui remettant ce qu'il a écrit.*

Lisez.

TRONCHIN, *lisant.*

- « Michel, au nom de l'éternel,
- « Mit un jour le diable en déroute ;
- « Mais après cette banqueroute,
- « Que le diable emporte Michel. »

Une épigramme ! c'est bien.

- « Que le diable emporte Michel.
- « Que le diable emporte Fréron.

V O L T A I R E .

Fréron? savoir si le diable en voudrait.

T R O N C H I N .

J'aime à vous voir cette indifférence philosophique pour un évènement qui ne touche qu'à votre fortune.

V O L T A I R E .

Ne vous y trompez pas du tout, mon ami; je ne suis point insensible à la richesse: je me fais très-bon gré d'être riche, on ne sait pas ce qui peut arriver.. et dans les grands dangers...

Air du vaudeville du Roi et le Fermier.

Tout s'arrange avec la richesse;
Et si Socrate en avait eu,
Plein de respect pour sa vertu,
Les magistrats, dans leur sagesse,
Loin de le faire empoisonner,
Chez lui seraient venus dîner.

(Il lit.)

T R O N C H I N .

Et le bon vin qu'il eût fait boire l'eût empêché de boire la ciguë... Qu'avez-vous donc à rire?

V O L T A I R E .

Un poète inconnu m'adresse, en mauvais vers, de très-beaux compliments.

T R O N C H I N .

Dont le motif est facile à deviner.

V O L T A I R E .

Voilà de l'extraordinaire..... c'est l'ami Jean-Jacques qui m'écrit tout exprès pour me dire qu'il ne m'aime point. Cela ne m'empêchera pas de rendre justice à son talent et d'admirer... ses bons ouvrages.

T R O N C H I N , à part.

Le philosophe de Genève et le philosophe de Ferney ont beau s'éloigner l'un de l'autre, la postérité les rapprochera.

V O L T A I R E .

Voici la meilleure de toutes... elle est de mon bon ami d'Argental , de mon ange consolateur.

T R O N C H I N .

Que vous mande-t-il de Paris ? quelles nouvelles du théâtre ?

V O L T A I R E .

Une reprise de *Mérope*, avec le plus brillant succès.

T R O N C H I N .

Sans doute par mademoiselle Dumesnil ?

V O L T A I R E .

Est-ce qu'il y a deux *Méropes* ?

T R O N C H I N .

Encore un triomphe pour vous.

V O L T A I R E .

Encore un désespoir pour maître Aliboron. (*Il lit.*) « Nous avons eu la visite de mademoiselle Corneille , devenue ma-
« dame *Dupuis* : elle se félicite de son sort , et ne cesse de
« bénir son bienfaiteur... » (*Vivement.*) Je ne lui ai rien
donné : ce sont les chefs-d'œuvres du grand Corneille qui l'ont
dotée.

T R O N C H I N .

Je me souviens, avec plaisir , du jour de ses noces : il me
semble encore vous voir debout derrière sa chaise , la serviette
sous le bras , et lui versant à boire.

V O L T A I R E .

A I R : *Tiens, voilà ta pipe.*

Mon respect, mon zèle,

Guidaient ce transport,

Le paste auprès d'elle

Me convenait fort.

Pour un vieux soudrille

C'est un vrai régal

De servir la fille

De son général.

TRONCHIN.

Savez-vous que vos commentaires sur Corneille font attendre de vous des commentaires sur Racine ?

VOLTAIRE.

Commenter Racine ! Oui, mais pour écrire au bas de chaque page : beau ! grand ! sublime ! inimitable !

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, BABA.

BABA.

Le petit Prospère, ce jeune horloger que vous avez demandé, est au jardin ; il attend que vous puissiez le recevoir.

VOLTAIRE.

Va le chercher. (*Elle sort.*)

SCÈNE XV.

VOLTAIRE, TRONCHIN.

TRONCHIN.

Rien de nouveau en littérature ?

VOLTAIRE.

Pardonnez-moi : M. le duc de la Vallière vient de faire l'histoire chronologique de l'Opéra... vous voyez qu'il y a encore du génie en France.

TRONCHIN.

La disgrâce de M. Turgot se confirme-t-elle ?

VOLTAIRE.

M. d'Argental ne m'en dit rien ; mais un peu plutôt, un peu plus tard...

TRONCHIN.

Et quelle pourrait être la cause de son renvoi ?

V O L T A I R E.

Eh ! mon ami , une heureuse innovation , une réforme salutaire...

Air du vaudeville des Chasseurs.

Rarement on voit la justice
Présider à la cour des rois ;
Toujours l'intrigue et le caprice
Des ministres dictent le choix ;
Et si l'un d'eux vient à déplaire
On le congédie en effet ,
Non pas pour le mal qu'il a fait ,
Mais pour le bien qu'il voulait faire. (*Bis.*)

T R O N C H I N.

Tant de gens ont intérêt au maintien des abus !

V O L T A I R E.

Autre folie... une souscription est ouverte pour m'élever une statue.

T R O N C H I N.

Et vous appelez cela folie !... l'hommage le plus étonnant , le plus flatteur.

V O L T A I R E.

Oh ! très-flatteur , sans doute.

AIR : On compterait les diamans.

Le public vous comble aujourd'hui
De ces honneurs qu'il prostitue ;
Vous devenez un dieu pour lui ,
Il vous élève une statue.
Mais dans ses caprices nouveaux ,
Le lendemain , c'est autre fête :
Il met la statue en morceaux ,
Pour vous les jeter à la tête.

T R O N C H I N.

Mon ami , vous voyez trop en noir.

V O L T A I R E.

Et point de nouvelles du Mont-Jura !

T R O N C H I N.

Patience.

V O L T A I R E.

Et la réhabilitation des Calas qui n'arrive pas !

T R O N C H I N.

Il faut le tems.

V O L T A I R E, *vivement.*

Le tems!... le tems!... demander du tems pour réparer une injustice! Savez-vous que depuis la poursuite de cette malheureuse affaire, je n'ai pas eu un moment de véritable tranquillité, et qu'il ne m'est pas échappé un sourire que je ne me sois reproché comme un crime? j'ai porté la cause des Calas au tribunal du public, juge né et irrécusable des jugemens des hommes; et mordieu! je ne cesserai d'écrire, de presser, de crier. On dit que je me répète! oui, je me répète! je rabâche! c'est le privilège d'un vieillard, et je rabâcherai jusqu'à ce que mes concitoyens se soient corrigés de leurs sottises. Il faut insister, inculquer; sans quoi, tout s'oublie.

T R O N C H I N.

J'admire cette énergie, j'aime à trouver en vous le défenseur des opprimés; mais, mon ami, calmez-vous...

V O L T A I R E.

Je n'en suis pas le maître... mon ame s'indigne, ma tête s'exalte, tout le sang me bout quand je songe aux injustices des hommes!

T R O N C H I N.

Vous ne les changerez pas, et le tems que vous employez à la réforme des abus est perdu pour votre gloire littéraire.

V O L T A I R E.

Et que m'importe un peu de fumée: je ne connais qu'une véritable gloire, celle de venger l'humanité; et d'arracher des victimes à l'oppression.

SCENE XVI.

LES MÊMES, B A B A , P R O S P È R E .

B A B A . (Elle fait rester Prospère au fond.)

Monsieur, voilà Prospère.

V O L T A I R E .

Ah, bon.

T R O N C H I N .

Mon ami, je vous laisse... j'ai quelques malades dans Ferney...

V O L T A I R E .

A propos de cela, avez-vous vu mon jardinier?

T R O N C H I N .

Oui, il va mieux; ce n'était rien.

V O L T A I R E .

N'oubliez pas, dans vos courses, de passer chez le vieux Favre : je soupçonne qu'il a besoin d'argent; il n'ose pas s'adresser à moi, et pour cause... Prévenez-le, mon ami; je vous remettrai ce que vous lui aurez avancé.

T R O N C H I N .

Votre bourse et votre plume sont le patrimoine des indigens et des opprimés.

B A B A .

Encore, si ceux qu'il oblige étaient reconnaissans!

V O L T A I R E .

Air du vaudeville des Visitandines.

Beaucoup perdent la souvenance
De mes bienfaits, de mes travaux;
Mais je n'en sais tirer vengeance
Que par des services nouveaux.
Il est un plaisir que j'éprouve
Quand j'oblige un de ces ingrats :
Peut-être, me dis-je tout bas,
C'est un ami que je retrouve.

TRONCHIN, à part, sortant.

Et voilà l'être sensible, bienfaisant que les hypocrites et les sots ne cessent de calomnier !

VOLTAIRE.

Chemin faisant, repassez votre rôle.

BABA, présentant Prospère.

Je vous présente le coupable ; je vous le recommande. (Bas à Voltaire.) Il est un peu étourdi ; mais le fond est bon, et ce mari-là convient mieux à ma nièce que le Fausset de madame Denis.

VOLTAIRE, riant.

J'aime assez le Fausset de madame Denis ! (Bas à Baba.) Les jeunes gens s'aiment donc beaucoup ?

BABA.

Oh ! ça, oui.

VOLTAIRE.

Tant mieux... Approchez, jeune homme.

BABA.

Et parlez à monsieur... comme vous devez lui parler.

SCÈNE XVII.

VOLTAIRE, PROSPÈRE.

VOLTAIRE.

Hé bien, Prospère, on dit que vous avez fait des fredaines.

PROSPÈRE.

C'est vrai, M. de Voltaire.

VOLTAIRE.

Votre père est irrité contre vous.

PROSPÈRE.

Il n'a pas tort.

V O L T A I R E .

Vous avez quitté sa maison.

P R O S P È R E .

Ce n'est pas ce que j'ai fait de mieux.

V O L T A I R E .

Pourquoi vous êtes-vous en allé ?

P R O S P È R E .

Que voulez-vous , j'étais dissipé , j'étais fou , j'aimais beaucoup le plaisir et pas du tout le travail ; je voulais m'amuser et ne rien faire ; mon père n'était pas de cet avis-là , nous ne pouvions plus vivre ensemble.

V O L T A I R E .

J'aime sa franchise.

P R O S P È R E .

A I R : *De l'effort surnaturel.*

Un beau jour , impatienté
Des remontrances de mon père ,
J'emprunté un peu de tout côté,
Dans le dessein de m'y soustraire ; (*Bis.*)
Et puis , sans prendre aucun avis ,
Sans prévoir danger ni fatigue ,
Voilà que je cours le pays...

V O L T A I R E .

Eh ! mais c'est mon Enfant Prodigue. (*Bis.*)

P R O S P È R E .

D'abord , à Paris je me rends :
Dans mes connaissances nouvelles ,
Tous les amis me semblent francs ,
Toutes les maîtresses fidèles. (*Bis.*)
Aimant , dépensant comme un fou ,
Et dupe de plus d'une intréque ,
Bientôt je reste sans un sou

V O L T A I R E .

C'est encor mon Enfant Prodigue. (*Bis.*)

P R O S P È R E .

Chez un horloger, le besoin
Me remet en apprentissage ;
Mais d'un père dont je suis loin
Tout me représente l'image. (*Bis.*)
A son courroux, par mon talent,
J'espère opposer une digue :
Je reviens sage et repentant.

V O L T A I R E .

C'est toujours mon enfant prodigue. (*Bis.*)

P R O S P È R E .

Mais, à mon retour, mon père n'ayant voulu ni croire à mon repentir, ni me recevoir chez lui, il m'a fallu entrer dans une autre boutique, où j'ai fait la montre que je vous ai présentée.

V O L T A I R E .

Quant à moi, je la trouve bonne; mais comme je ne suis pas en état de juger si l'ouvrage est bien fait, je l'ai donné à examiner au plus habile horloger de Ferney.

P R O S P È R E .

A mon père ?

V O L T A I R E .

Précisément.

S C E N E X V I I I .

L E S M Ê M E S , B A B A , ensuite F I R M I N .

B A B A , à *Voltaire.*

Son père est là : le ferai-je entrer ?

V O L T A I R E .

Sans doute.

B A B A .

Entrez, M. Firmin.

P R O S P È R E .

Mon père !

V O L T A I R E .

Tenez-vous à l'écart.

(*Firmin fils se retire dans un coin du théâtre.*)

F I R M I N .

M. de Voltaire, je vous rapporte la montre que vous m'avez confiée.

V O L T A I R E .

Comment la trouvez-vous?

F I R M I N .

Parfaite.

V O L T A I R E .

En vérité?

F I R M I N .

A I R : *Le briquet frappe la pierre.*

De cette excellente montre ,
Les plus délicats ressorts
N'en sont pourtant pas moins forts.
Avec celui qu'il rencontre ,
Chaque rouage d'accord ,
S'engraine sans nul effort ; (*Bis.*)
A l'oreille , écoutez comme
Le mouvement est exact :
Pour en juger c'est le tac
Tac, tac, tac, tac, tac, tac, tac :
C'est l'œuvre d'un habile homme ;
Nul à Ferney, plus que lui,
N'a des droits à votre appui.

V O L T A I R E .

A mon appui ?

F I R M I N .

A votre appui.

V O L T A I R E .

Ainsi, l'auteur de cette montre...

F I R M I N .

Est un excellent ouvrier.

V O L T A I R E .

Seriez-vous bien aise de le connaître?

F I R M I N .

Enchanté.

V O L T A I R E .

Venez, Prospère.

F I R M I N .

Mon fils !

V O L T A I R E .

Lui-même.

F I R M I N .

C'est toi qui as fait cette montre-là ?

P R O S P È R E .

Oui, mon père.

F I R M I N .

Impossible !

P R O S P È R E , *remettant un papier.*

En voilà la preuve.

V O L T A I R E .

Le petit certificat, c'est bien : père Firmin, lisez-nous ça.

F I R M I N *lit.*

« Je certifie que Prospère Firmin a fait et terminé, sous mes yeux, la montre à répétition, à quantièmes et à secondes, avec échappement à vibration indépendante, portant mon nom, sous le N^o. 917. En foi de quoi j'ai signé.

« DURAND. »

V O L T A I R E .

Vous connaissez Durand ; il est incapable d'en imposer :

F I R M I N .

A la bonne heure : ça prouve qu'on peut faire une bonne montre, et n'être qu'un vaurien.

V O L T A I R E .

Ah ! ah !...

F I R M I N .

Ah ! monsieur, vous ne connaissez pas le pèlerin.

V O L T A I R E .

Je sais qu'il a bien quelques reproches à se faire.

F I R M I N.

Quitter la maison paternelle ! s'en aller à Paris mener la vie d'un libertin avec l'argent emprunté sous mon nom !

V O L T A I R E.

On ne lui aurait peut-être pas prêté sous le sien.

F I R M I N.

Il n'y a pas encore un mois que j'ai payé sa dernière dette.

V O L T A I R E.

Hé bien, puisque tout est payé, c'est fini; oublions le passé.

F I R M I N.

A I R : *D'une abeille.*

D'ôter ses torts de ma mémoire,
En vain vous avez le projet ;
Car, entre nous, je ne puis croire
Qu'il soit jamais un bon sujet.

V O L T A I R E.

Eh ! mon ami, pourquoi ces doutes ?
A la vertu, pour parvenir,
Le ciel nous a tracé deux routes ;
L'innocence et le repentir.

Eh ! monsieur, vous ne savez pas toutes les sottises qu'il m'a faites, tous les tourmens qu'il m'a causés et qu'il peut me causer encore : quand ses fougues le prennent, impossible de le contenir ; il a le diable au corps.

V O L T A I R E.

A I R : *Il n'est pire eau.*

Le diable au corps,
Cela vous désespère ;
C'est à mes yeux le moindre de ses torts :
On n'a jamais qu'un talent ordinaire
Quand on n'a pas le diable au corps.

F I R M I N.

Je ne sais pas comment vous arrangez ça ; mais mon fils

n'a jamais rien fait chez moi : s'il y rentrait, il n'y ferait pas mieux ; il travaille bien chez un autre , qu'il y reste.

P R O S P È R E .

A I R : *De l'Infante de Zamore.*

Mon repentir est sincère :
Ah ! cessez d'être sévère ,
Rendez-moi le cœur d'un père ;
Votre fils qui s'égara ,
Près de vous se fixera.

V O L T A I R E .

Ah ! daignez rendre à Prospère
La tendresse qu'il espère ;
Reprenez le cœur d'un père ;
Votre fils méritera
Le pardon qu'il obtiendra.

F I R M I N .

Il mérite ma colère ,
Et je dois être sévère ;
Trop long-tems je fus bon père ;
Mais ce cœur qu'il déchira
Jamais ne pardonnera.

V O L T A I R E .

Ce sûr vous viendrez , j'espère ,
A la pièce de Voltaire ;
Vous verrez comme un bon père ,
D'abord sévère ,
Perd sa colère .

Mon ami , ce tableau-là
Peut-être vous touchera .

F I R M I N .

Un ouvrage de Voltaire ,
A coup sûr , saura me plaire ;
Mais tenez , dans cette affaire ,
Sur ma colère ,
Je le sens là ,
La comédie échouera .

VOLTAIRE, à Prospère.

En dépit de sa colère,
Nous en ferons un bon père :
Ma pièce qu'il entendra
Ce soir l'attendrira.

P R O S P È R E .

Si l'esprit du grand Voltaire
Ne peut désarmer mon père,
Quel pouvoir me le rendra ?
Rien ne l'attendrira.

ENSEMBLE.

F I R M I N .

Pardon, monsieur de Voltaire ;
Je vous aime et vous révère ;
Mais sur ce chapitre-là
Rien ne m'attendrira.

(*Firmin et Prospère sortent.*)

V O L T A I R E .

Le Firmin est récalcitrant, et nous aurons de la peine à en faire un bon homme de père.

S C E N E X I X .

VOLTAIRE, Mad. DENIS, TRONCHIN, FAUSSET.

V O L T A I R E .

Hé bien, notre répétition ?

Mad. D E N I S .

On éclaire le théâtre.

V O L T A I R E .

Nos acteurs de Genève sont-ils arrivés ?

Mad. D E N I S .

Air de Lisbeth.

De leurs carrosses tout poudreux
J'ai vu Lise et Jasmin descendre ;

V O L T A I R E.

Euphémon fils est avec eux?

T R O N C H I N.

Non.

V O L T A I R E.

Quoi! pas encor d'amoureux?

Mais cela doit-il me surprendre!

Hélas! les dames en tous lieux

Disent, à qui veut les entendre,

Que ces amoureux

Merveilleux

Sont sujets à se faire attendre.

Et cependant, après la répétition, j'aurai encore de la besogne : le baptême d'une grosse cloche, le mariage d'une petite fille, la représentation d'une grande pièce.

FAUSSET, à part, à madame Denis.

Avez-vous eu la bonté de lui faire lire mon quatrain?

Mad. D E N I S.

Pas encore; mais soyez tranquille.

T R O N C H I N, à Voltaire.

Ah ça! on dit que notre amoureux est en route, et comme il n'est que du troisième acte, nous pouvons toujours commencer.

V O L T A I R E.

Certainement: quand un amoureux ne manque pas sa réplique, c'est beaucoup.

T R O N C H I N.

Pour moi, je ne serai pas trop bien; je vous en avertis, afin que vous ne vous mettiez pas en colère si j'écorche votre rôle.

V O L T A I R E.

Eh! mon ami! de la vérité, du naturel et un peu de chaleur, c'est tout ce qu'il faut.

T R O N C H I N .

Vraiment , je le crois bien , mais c'est là le difficile : je ne suis ni la Thorillière , ni Bonneval .

Mad. D E N I S .

Je ne suis ni Dangeville , ni Clairon .

V O L T A I R E .

Et moi donc , qui fais pleurer les vieilles femmes et les petits garçons , est-ce que je suis *Lekain* ?

A I R : *Charmante Gabrielle.*

Est-ce que je déclame
Comme ce grand acteur ?
Est-ce que j'ai son ame ,
Son maintien , sa vigueur ?
Je fus d'abord son maître
A ce métier ;
Mais j'ai fini par être
Son écolier .

Mad. D E N I S .

Ah ! mon oncle , vous êtes bien modeste .

V O L T A I R E .

Je crois pourtant que je ne serai pas trop mal dans le bon homme Euphémon . Vous , docteur , songez que votre rôle de Rondon est celui d'un bourgeois taquin , bourru , grondeur... comme il le dit dans ces quatre vers de votre première scène :

« J'aime le vrai , je me plais à l'entendre ;
« J'aime à le dire , à gourmander mon gendre ,
« A bien mâter cette fatuité ,
« Et l'air pédant dont il est encrouté . »

Vous , ma nièce , oubliez votre amabilité naturelle , et souvenez-vous que madame la baronne de Croupillac , que vous avez l'honneur de représenter , est une dame un peu folle ,

« Grande épouseuse ,
« Un peu plaideuse et beaucoup radoteuse . »

(*A Fausset.*) Et vous , monsieur ?

F A U S S E T.

Quant à moi , je sais parfaitement mon rôle de Fiérenfat ; et j'ose croire que j'y suis très-bien.

V O L T A I R E.

D'après ce que vous dites là , monsieur , je n'en doute nullement.

Mad. D E N I S.

A propos , nous n'avons pas songé au souffleur ; il faut en trouver un.

V O L T A I R E.

Un souffleur ! soyez tranquille.

A I R : *Il faut que l'on file.*

Je le trouverai , ma chère ,
Et , certes , je sais bien oh ;
Je le prendrai dans sa chaire
Pour le camper dans le trou.

T R O N C H I N.

Le père Adam ?

V O L T A I R E.

Oui , puisqu'il a , le marouffe ,
Toujours besoin qu'on lui souffle
Son lamentable sermon ,
Je veux qu'il nous souffle ,
Souffle , souffle
L'œuvre joyeux du démon.

Ah , coquin ! échec et mat !

S C E N E X X.

L E S M Ê M E S , L E P È R E A D A M.

A D A M.

Un envoyé extraordinaire , dépêché par le roi de Prusse , demande à vous parler sur-le-champ.

Un envoyé de Frédéric ! Mes amis , il n'y a répétition qui tienne , je dois le recevoir: Père Adam , je vous constitue son introducteur. (*Le père Adam sort.*) Quoique je n'aie pas trop à me louer du grand Frédéric , à tout seigneur , tout honneur : je ne veux pas faire attendre son envoyé. Je le recevrai en robe de chambre , et dans mon fauteuil... (*Il s'assied.*) Vous , mes amis , autour de moi... fort bien ! Son excellence peut être introduite.

S C E N E X X I.

LES MÊMES, L' ENVOYÉ, conduit par le père Adam
et précédé de toute la maison de Voltaire.

(*L'orchestre joue la marche du roi de Prusse.*)

L' ENVOYÉ, baragouinant le français.

M. de Voltaire, vous voyez devant vous Georges-Guillaume - Rodolphe Smitt , conseiller intime de sa majesté le grand Frédéric, et membre de plusieurs sociétés littéraires d'Allemagne.

VOLTAIRE, à madame Denis.

Voilà des dignités !

L' ENVOYÉ.

Air du Curé de Pomponne.

Je porte à vous, premièrement,
L'honneur de cette lettre,
Par très-exprès commandement
De mon gracieux maître.

V O L T A I R E.

Pour gracieux, assurément,
Je dois bien le connaître.

(*A demi-voix, à madame Denis.*)

Ah!

Il m'en souviendra...
De son gracieux maître!

Même air.

L' E N V O Y É , *présentant un livre.*

Entre vos mains, secondement,
Je dois aussi remettre,
Les vers que, par amusement,
Fit mon gracieux maître.

V O L T A I R E .

Je les chérirai tendrement,
Car je les ai vus naître.

Ah!

Il m'en souviendra...
Des vers de votre maître !

Même air.

L' E N V O Y É , *offrant le cordon et la croix de chambellan*

Monsieur, enfin, finalement,
Vous allez voir paraître
La grande clef de chambellan
De mon gracieux maître.

V O L T A I R E , *bas, à madame Denis.*

Sous une autre à Francfort, vraiment,
Il nous tenait, le traître !

(*A l'envoyé.*)

Ah!

Il m'en souviendra...
Des clefs de votre maître !

L' E N V O Y É .

A présent, monsieur de Voltaire, j'attends la réponse pour
la lettre de mon souverain, et je repars après dans le Prusse.

V O L T A I R E .

Vous nous resterez au moins jusqu'à demain.

L' E N V O Y É.

M. de Voltaire, je ne suis pas capable pour refuser à vous ce plaisir.

V O L T A I R E.

Fort bien ; ma réponse sera prête. En attendant, M. l'envoyé, vous me ferez l'honneur d'assister à la répétition que nous allons faire d'une de mes comédies.

L' E N V O Y É.

Avec satisfaction, monsieur : ce n'est pas un genre étranger pour moi ; j'avais déjà vu à *Postdam* la comédie de Za... Zaïre, qui m'avait amusé beaucoup infiniment, et le grand Frédéric aussi s'était amusé infiniment beaucoup.

V O L T A I R E, *se levant.*

Air du vaudeville de la Belle Fermière.

Enchanté de l'amusement
Que vous a procuré Zaïre ;
J'espère, monsieur l'allemand,
Pouvoir encor vous faire rire.

L' E N V O Y É, *parlant.*

Monsieur, j'en suis persuadé.

V O L T A I R E.

Suite de l'air.

Vous me trouvez amusant ;
Moi, je vous trouve plaisant,

L' E N V O Y É, *se confondant en révérences.*

Ah ! M. de Voltaire je suis comblé.

V O L T A I R E.

Suite de l'air.

Et voilà justement
Comment

L'un, l'autre, dans la vie,
On se donne la comédie. (*Bis.*)

(*Ils sortent tous en chantant le refrain.*)

Et voilà justement, etc.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une place publique de Ferney ; le temple au fond du théâtre, avec cette inscription : Soli deo.

SCENE PREMIERE.

B A B A, seule, sortant de l'église.

C'est un terrible homme que ce père Adam ! avec ses grands sermons, il n'en finit pas.

A I R : *Accompagné de plusieurs autres.*

Respirons l'air quelques momens,
Et laissons lui perdre son tems
A prêcher tous ses bons apôtres :
Ma foi, j'ai bien fait de sortir,
J'aurais fini par m'endormir,
Par m'endormir avec les autres.

SCENE II.

B A B A, P R O S P È R E.

P R O S P È R E, allant au temple, s'arrête en voyant Baba.

Ah ! vous voilà, bonne Baba. Où en est-on là-dedans ?

B A B A.

On en est que le père Adam prêche depuis une heure,

et Dieu sait quand il finira!... Ma Jeannette fait la quête... c'est madame Denis qui l'a parée... le fichu brodé, le bonnet de dentelle, les rubans blancs, tu verras, tu verras comme elle est brave!

P R O S P È R E.

Je suis désolé de n'être pas venu plutôt; mais mon bourgeois m'avait envoyé arranger la pendule du maître de poste de Versoi.

B A B A.

A plus d'une lieue d'ici; tu n'as pas perdu de tems.

P R O S P È R E.

J'ai perdu le moment de voir Jeannette; car je n'ose pas entrer à présent, on me remarquerait.

B A B A.

Oh! oui, ton père est tout en entrant, à gauche.

P R O S P È R E.

Mon père? A propos, vous ne savez pas, il était à la répétition de l'Enfant Prodigue.

B A B A.

En vérité?

P R O S P È R E.

Ce matin, en sortant de chez vous, je le vois se glisser dans la salle, et se placer furtivement au fond d'une loge: moi, je me tapis dans un coin bien obscur, d'où j'observais tous ses mouvemens.

B A B A.

Ça lui a-t-il fait un peu d'impression?

P R O S P È R E.

Beaucoup, surtout la fin.

Air de la Piété Filiale.

Il suit, avec attention,
La scène où le père pardonne;
Au sentiment bientôt il s'abandonne,
Et puis des pleurs suivent l'émotion:

En les voyant couler, j'espère
Toucher son ame; et je me dis :
Quoique fâché contre un coupable fils,
Il porte encor le cœur d'un père.

B A B A.

Après la pièce il fallait l'aborder.

P R O S P È R E.

Même air.

J'allais tomber à ses genoux,
Croyant le moment favorable ;
Il m'aperçoit, et son front redoutable
Reprend soudain l'empreinte du courroux.
Il s'éloigne d'un air sévère,
En m'accablant de son mépris :
Mon repentir lui rend le cœur d'un fils ;
Qui me rendra le cœur d'un père ?

B A B A.

Il faudra qu'il y vienne.

P R O S P È R E.

Je n'ose le croire.

B A B A.

Il a pleuré ; sois tranquille.

P R O S P È R E.

Eh ! comment le serais-je ? Jeannette ne voudra m'épouser
que quand je serai réconcilié.

B A B A.

Ah ! dame...

S C E N E I I I.

LES MÊMES, JEANNETTE, FAUSSËT, LE SUISSE.

LE SUISSE, *sortant.*

Rancez-vous de côté.

PROSPÈRE, voyant Jeannette qui sort de l'église, une bourse à la main, et conduite par Fausset.

Eh! c'est Jeannette! Fausset lui donne la main.

B A B A.

C'est madame Denis qui a arrangé cela : ne l'arrête pas ; elle va porter la quête à la fabrique.

PROSPÈRE, abordant Jeannette.

Mais je n'ai pas donné, mademoiselle...

LE SUISSE, frappant de sa hallebarde.

Ranchez-fous de côté.

PROSPÈRE, insistant.

Air de l'Amour Quêteur.

Eh! pourquoi vouloir m'échapper?

Arrêtez, charmante quêteuse;

A cette œuvre dévotieuse

Laissez-moi participer.

(Il cherche dans sa bourse.)

Près de la beauté qui demande,

Je sens croître ma piété : *(Bis.)*

L'amour et la charité

Ont droit à mon offrande. *(Bis.)*

F A U S S E T.

Monsieur, dépêchez, je vous prie; nous sommes pressés.

Même air.

Je donne selon mon moyen

Pour obtenir double indulgence.

(Jeannette fait une profonde révérence.)

N'aurai-je qu'une révérence,

Et ne me direz-vous rien?

J E A N N E T T E.

Je devais recevoir l'offrande;

Mais que répondre au compliment?

B A B A.

Réponds-lui, ma chère enfant, (*Bis.*)
Que le ciel vous le rende.

J E A N N E T T E.

Que le ciel vous le rende.

F A U S S E T.

Allons, allons...

L E S U I S S E.

Rancez-vous de côté.

(*Ils entrent tous trois à la fabrique.*)

B A B A.

Hé bien, qu'est-ce que je t'ai dit? est-elle jolie ma Jeannette en quêteuse?

P R O S P È R E, *soupirant.*

Oh! oui, très-bien!

B A B A.

Comme tu dis ça gaîment!

P R O S P È R E.

A I R : *Lan la landeriette.*

Combien mon âme inquiète

Souffrait de voir ce Fausset

Tenir la main de Jeannette,

Que sans doute il lui pressait!

B A B A.

Cette main qui t'est si chère

A Fausset échappera;

Cette main-là,

Devant notaire,

Te reviendra,

Te restera.

(*Pendant la fin du couplet, on voit sortir Jeannette et Fausset qui retournent à l'église.*)

FAUSSET , *pressant Jeannette, qui se retourne pour voir Prospère.*

Eh vite! eh vite!... J'entends qu'on a fini là-dedans.

(On entend le serpent.)

B A B A.

Oui, vraiment... il faut que je rentre aussi.

(Ils entrent.)

P R O S P È R E.

Allez : moi , je reste.

S C E N E I V.

P R O S P È R E , *seul.*

Je n'aime pas cet homme-là avec son air important et triomphant ; il se croit déjà le mari de Jeannette : je me sentais des démangeaisons de... Il est bien heureux que je sois corrigé!

A I R : *Je suis né natif de Ferrare.*

Se contenir en la présence
D'un rival bouffi d'arrogance ;
Avoir le bras frais et dispos,
Et ne pas lui dite deux mots, *(Bis.)*
C'est vraiment un trait de sagesse
Qui fait honneur à la jeunesse :
Mais qu'elle perd, pour en jouir,
Un joli moment de plaisir! *(Bis.)*

Cependant, c'est aujourd'hui, c'est tout à l'heure que
M. de Voltaire doit nommer l'époux de Jeannette.

A I R : *Laissez pâtre vos bêtes.*

Ce moment désirable,
Dont le succès est incertain,
Funeste ou favorable,
Fixera mon destin.

O ma Jeannette! au fond du cœur
Si tu partages mon ardent,
Tu dois partager ma frayeur.

(On sort de l'église en foule.)

Ce moment desirable, etc.

S C E N E V.

PROSPÈRE, VOLTAIRE, Mad. DENIS,
LE SUISSSE, TRONCHIN, FIRMIN,
FAUSSET, JEANNETTE, BABA, SUITE
DE VOLTAIRE, HABITANS DE FERNEY.

VOLTAIRE, *sortant le dernier et sur le perron du temple.*

Un moment, mes amis, un moment; j'ai aussi un petit sermon à vous faire.

LE SUISSSE, *arrêtant la foule.*

Arrêtez, s'il vous plaît.

VOLTAIRE.

Le père Adam vous a fait un sermon très-étendu et très-profond sur les mystères; c'est bien: si vous l'avez compris, c'est encore mieux. Le mien ne sera pas si beau, mais il sera plus court, et je vois là-bas quelques bonnes gens que j'invite à ne pas s'oublier.

LE SUISSSE.

Silence, s'il vous plaît.

VOLTAIRE.

Mes amis, mes bons amis, nous ne devons jamais faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait. En conséquence, quand vous allez faire du bois mort dans une forêt, ayez l'attention de ne pas y couper le bois vert. Quand on vous occupe à travailler dans un parc, ne vous amusez pas à y tuer les lapins. Quand on vous paie pour ôter la

vase des étangs , ayez la complaisance d'y laisser le poisson. Enfin , souvenez-vous tous que , passé l'âge de douze ans , il n'est pas pardonnable d'escalader les murs d'un jardin pour voler les fruits du propriétaire... J'ai dit... ainsi soit-il !

A D A M , *sortant du temple.*

Qu'entends-je ! hé quoi ! monseigneur , vous allez sur les brisées de votre aumônier !

A I R : *Des fraises.*

Ma conscience et la loi

Veulent que je l'empêche.

V O L T A I R E , *à demi-voix.*

Ne sois point jaloux , crois moi ;

Sans succès , ainsi que toi .

Je prêche. (*Ter.*)

A D A M .

Ce n'est pas moi que vous scandalisez ; mais si cela vient aux oreilles de l'évêque d'Annecy , qui a déjà voulu vous excommunier , il ne manquera pas de vous damner tout à fait.

V O L T A I R E .

Père Adam , laissons là le spirituel , et passons au temporel .

L' E N V O Y É .

Ah ! M. de Voltaire , la belle cérémonie ! c'était superbe , et la grosse cloche était bien habillée .

A D A M .

Pour moi , M. Smitt , je ne vous demande pas comment vous avez trouvé mon sermon , car...

L' E N V O Y É .

Bien des pardons , M. père Adam , mais...

V O L T A I R E , *bas à Baba.*

Je ne vois point Prospère .

B A B A .

Il est là .

V O L T A I R E .

Bon. (*Haut.*) Mes amis, j'ai un mariage à conclure...
(*Prenant la main de Jeannette.*) La future est jolie, comme vous voyez; quant au futur...

Mad. D E N I S .

Mon oncle, voilà M. Fausset qui vient de nous donner un nouvel échantillon de son savoir faire.

F A U S S E T .

Et je m'estimerai bien heureux si M. de Voltaire a été content de ma musique et de mon petit quatrain.

V O L T A I R E .

Oui, monsieur, votre musique fait beaucoup de bruit; vos petits vers n'en feront peut-être pas autant...

S C E N E V I .

LES MÊMES, LE CONCIERGE, *accourant tout échauffé.*

L E C O N G I E R G E .

Air de la petite Poste.

Ah! monseigneur, en cet instant,
Un homme est là qui vous attend
De la part du gouvernement:
Est-ce un huissier?... est-ce un exempt?
Quel homme est ça? sur mon honneur
C'est un messager de malheur.

V O L T A I R E .

Comment?

Mad. D E N I S .

Expliquez-vous.

T R O N C H I N , A D A M .

Parlez.

L E C O N C I E R G E .

Habit rouge, ... collet blanc, ... galon d'or, sa petite baguette à pomme d'ivoire, une grande lettre à la main.

V O L T A I R E .

C'est une lettre de cachet.

T O U S .

O ciel!

L E C O N C I E R G E .

Il ne veut parler qu'à M. de Voltaire ; il veut lui parler seul et sur-le-champ : il est si pressé, qu'il ne veut pas que l'on ôte les chevaux de sa voiture.

V O L T A I R E .

Enfin, mes ennemis l'emportent ! il y a long-tems que l'on travaille à ma perte.

F I R M I N .

Nous ne souffrirons pas qu'on vous emmène.

T O U S .

Non , jamais.

P R O S P È R E .

Nous vous défendrons tous.

T O U S .

Oui , tous.

V O L T A I R E .

Mes amis , calmez-vous ; là résistance serait inutile et ne servirait qu'à me compromettre. J'espère que monsieur l'exempt me permettra au moins de revenir vous faire mes adieux et de finir ma journée, mais j'exige que personne ne m'accompagne. (*Il s'en va.*)

Mad. D E N I S , *bas à Tronchis.*

Je le suivrai pourtant, quoi qu'il en dise : vous, M. Tronchin, chargez-vous de contenir l'effervescence de ces bons gens. (*Elle sort.*)

S C E N E V I I.

LES MÊMES , *excepté* Mad. DENIS *et* VOLTAIRE.

C H Œ U R.

A I R : *Monseigneur , voyez nos larmes.*

Quel destin
On nous prépare!
S'il faut qu'un ordre barbare
De Voltaire nous sépare,
Ah! pour nous que de chagrin!

T R O N C H I N.

Est-ce un tour de la Beaumelle?
Cette disgrâce vient-elle
De l'édition nouvelle
Du *Mondain* de l'Ingénu?

A D A M.

Non, non , c'est sa Pucelle,
Qui dans le monde a trop couru.

C H Œ U R.

Quel destin, etc.

T R O N C H I N.

Son style est souvent caustique,

A D A M.

Toujours trop philosophique.

B A B A.

Parce qu'on est véridique,
Faut-il qu'on aille en prison?

Non! non!

C H Œ U R.

Quel destin, etc.

SCENE VIII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, VOLTAIRE, Mad. DENIS.

VOLTAIRE, *accourt avec la plus grande joie.*

La voici ! la voici ! je la tiens.

TRONCHIN.

La lettre de cachet ?

VOLTAIRE.

La lettre du ministre, qui m'annonce l'affranchissement des serfs du Mont-Jura.

TOUS.

Quel bonheur !

JEANNETTE.

Ah ! monsieur, que de bénédictions vous allez recevoir de toutes les familles de notre pays !

VOLTAIRE.

Cela vaut mieux que le succès d'une pièce de théâtre.

BABA, *à Jeannette.*

Te voilà rentrée dans ton petit héritage, ma Jeannette.

FAUSSET, *se frottant les mains.*

Autant d'ajouté à la dot.

VOLTAIRE.

Et le porteur de l'ordre continue sa route pour le faire mettre à exécution sur-le-champ.

BABA.

Il ne fera jamais tant de plaisir là-bas, qu'il a causé d'inquiétude ici.

VOLTAIRE.

Mes amis, je suis vivement touché de l'intérêt que je vous inspire, mais ce qui vient d'arriver a un peu retardé mon dénouement ; il faut y revenir.

F A U S S E T , *d'un air satisfait.*

Revenons-y.

P R O S P È R E .

Je tremble !

J E A N N E T T E .

Le cœur me bat !

V O L T A I R E , *cherchant Firmin de vue.*

Ah ! vous voilà , père Firmin... approchez donc , mon ami...
Comment trouvez-vous ma Jeannette ?

F I R M I N .

Charmante..... et à son air de candeur , je la crois aussi
sage que jolie.

V O L T A I R E .

Et vous croyez bien.

F I R M I N .

Heureux celui qui sera son époux !

V O L T A I R E .

Allons , Jeannette , allons , ma bonne amie , voilà l'ins-
tant où le cœur doit parler.

J E A N N E T T E .

Monsieur...

V O L T A I R E .

Il faut nommer le vainqueur.

Mad. D E N I S .

Mais , mon oncle , c'est à vous de le nommer.

V O L T A I R E .

Non pas , s'il vous plaît.

Air du vaudeville de l'Opéra Comique.

Que ma Jeannette sur ce point
Se décide à sa fantaisie ;
Ma nièce , ici je ne veux point
Être un tuteur de comédie.

(*A Jeannette.*)

Le choix ne dépend que de vous ;

Allons, décidez-vous, ma chère.

J E A N N E T T E , *hésitant.*

Je n'ose choisir mon époux...

(*Allant à Firmin.*)

Mais je choisis mon père.

F I R M I N .

Qui? moi!...

P R O S P È R E , *se jetant à ses pieds.*

Mon père!

V O L T A I R E .

Résistez à cela, si vous le pouvez.

F I R M I N .

Air du vaudeville d'Abuzard.

Ma chère enfant, tu m'attendris :

Oui, tu seras de la famille;

J'ai pu résister à mon fils,

Mais je cède aux vœux de ma fille.

(*Il relève son fils et l'embrasse, ainsi que Jeannette.*)

V O L T A I R E .

Voilà le bon homme Euphémon

Que nous rendons à la nature.

(*A Fausset.*)

Pour vous, vous restez, mon garçon,

Le *Fiérenfat* de l'aventure.

Mad. D E N I S .

Qu'est-ce que vous m'étiez donc venu conter? vous m'aviez dit que vous plaisiez.

B A B A .

Non, madame, il ne plaisait pas du tout.

F A U S S E T .

Mais, père Adam, vous m'aviez promis de parler à M. de Voltaire.

A D A M .

Je comptais lui parler demain matin.

F A U S S E T.

Mais, monsieur le docteur...

T R O N C H I N.

Ma foi, monsieur l'organiste, je ne vois dans tout cela, pour vous, que le motif d'une fugue.

F A U S S E T.

Je vais m'en occuper. (*Il sort.*)

B A B A.

Bon voyage.

L E C O N C I E R G E.

Monsieur, le théâtre est prêt.

V A U D E V I L L E.

P R O S P È R E , J E A N N E T T E.

A I R : *Mon père était pot.*

Comment jamais vous exprimer
Notre reconnaissance !

V O L T A I R E.

Il faut toujours bien vous aimer ;
Voilà ma récompense.

B A B A.

On le dit savant,
On le nomme grand ;
Ce n'est pas mon affaire :
Mais moi, je maintiens,
Et je vous soutiens,
Que c'est le bon Voltaire.

T R O N C H I N.

Quand je vois par les préjugés
Des têtes affaiblies,
Ou de bons esprits dérangés

Par de noires folies,
Je leur dis à tous :
Aucun sel pour vous
Ne serait salutaire :
Voulez-vous guérir ?
Il faut recourir
A l'esprit de Voltaire.

S M I T T.

Après Potsdam, après Berlin,
C'est Ferney que j'admire :
Le seigneur, il est si malin,
Qu'il fait pleurer et rire.
Je l'ai cent fois dit,
En homme d'esprit,
Que voit-on sûr la terre ?
Frédéric le grand,
Smitt au second rang
Et monsieur de Voltaire.

A D A M.

J'ai vu Calliope, Erato,
Melpomène, Uranie,
Therpsicore, Euterpe, Clio,
Thalie et Polymnie,
Traîner en lambeaux
Leurs trop vieux manteaux
Du Parnasse à Cythère :
Mais un habit neuf
A toutes les neuf
Fut donné par Voltaire.

V O L T A I R E.

Faire beaucoup de vers n'est pas
Une chose si rare ;
Mais j'ai défendu les Calas,
Les Sirven, les Labarre ;
Long-tems outragé,
Le Jura vengé
Me nommera son père.
Si j'en crois mon cœur,
Voilà le meilleur
Des œuvres de Voltaire.

Mad. D E N I S , au public.

Pour être dans un cercle admis

Avec quelque indulgence,

Il y faut, par d'anciens amis,

Être annoncé d'avance :

Dufresny, Favard,

Frédéric, Pannard,

Jean-Jacque, Adam, Molière,

Rabelais, Piron,

Santeuil et Scarron

Vous présentent Voltaire.

F I N.